

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Le château des Apennins ou le fantôme vivant

Pixérécourt, René-Charles Guilbert de

Paris, [1799]

Acte II.

urn:nbn:de:hbz:5:1-17647

A C T E I I.

Le théâtre représente une chambre gothique et ténébreuse, au fond de laquelle on voit dans une alcove un lit couvert d'un tapis de velours noir. Tout y est dans le plus grand désordre; quelques tableaux garnissent les murs; des meubles tombant de vétusté, sont placés çà et là; à droite, une table en marbre; du devant, quelques fauteuils. La porte d'entrée est à gauche dans le fond. Il fait nuit. Pendant l'entr'acte, on entend un orage violent.

S C E N E P R E M I E R E.

E M I L I E, L U D O V I C O.

L U D O V I C O *entre le premier, tenant une lampe d'une main et conduisant Emilie de l'autre.*

Voici la chambre où votre oncle m'a ordonné de vous conduire; elle est fort éloignée du jardin. Vous y serez à l'abri de tout danger et pourrez y passer tranquillement la nuit.

E M I L I E.

Comment espérer du repos dans un lieu que chaque jour rend témoin de scènes aussi horribles? (*Elle s'assied.*)

L U D O V I C O.

Bien loin de m'affliger de celle qui vient de se passer, je m'en réjouis puisqu'elle rompt pour jamais un hymen que je regardois pour vous comme le plus grand malheur.

E M I L I E.

Ah! Ludovico! quelle nuit affreuse.

L U D O V I C O.

Je crois, signora, qu'elle ne peut avoir que des résultats heureux. Il ne sauroit désormais exister la moindre liaison entre le comte Morano et votre oncle, ils se sont juré une haine éternelle.

E M I L I E.

Si le comte triomphoit?

22 LE CHATEAU DES APENNINS,

LUDOVICO.

Ne le croyez pas. On les hait tous deux; mais on craint davantage Montoni et la victoire demeurera de son côté.

EMILIE.

Puissiez-vous dire vrai! Mais dans la précipitation avec laquelle nous avons fui ce spectacle de mort, nous avons perdu de vue ma pauvre Anna. Que sera-t-elle devenue? pourra-t-elle découvrir cette retraite?

LUDOVICO.

La pauvre enfant doit avoir bien peur. Je vais, si vous le permettez, vous laisser seule un moment et ne tarderai point à vous l'amener.

EMILIE.

Allez, Ludovico. (*On entend frapper rudement à la porte*). On frappe.... Ne répondez pas. (*Ils prêtent une oreille attentive; on frappe de nouveau*).

ANNA, en dehors d'une voix tremblante et altérée.

Etes-vous là?.... Ludovico!.... Oh mon dieu!.... répondez-moi de grace... je meurs d'effroi.

EMILIE.

C'est Anna.

Ludovico va ouvrir. Anna entre éperdue, et tombe dans un fauteuil.

SCENE II.

LES MÊMES, ANNA.

LUDOVICO.

Qu'avez-vous donc, Anna?

ANNA.

Ce que j'ai?.... Oh! l'inférieure maison!.... Il est sûr que je n'en sortirai jamais vivante.

EMILIE.

Que t'est-il arrivé?

ANNA.

Pour cette fois je l'ai vu.

LUDOVICO.

ui?

A N N A.

Je ne sais si j'aurai la force de vous le raconter.

L U D O V I C O.

Calmez-vous, Anna.

A N N A.

J'avois déjà parcouru un grand nombre de corridors en cherchant à vous rejoindre et pour échapper au danger d'être tuée par ces méchants signors et ces soldats qui se battent entr'eux; lorsqu'au milieu de la galerie longue et obscure qui conduit à cette chambre, et que je traversois en courant de toutes mes forces, sans oser seulement tourner la tête; j'entends tout-à-coup.....

L U D O V I C O.

Eh bien?..... vous entendez?.....

A N N A.

Vous allez encore vous moquer de moi, monsieur Ludovico; mais cela est aussi vrai que l'apparition qui eut lieu l'autre nuit sur les remparts..... Vous vous souvenez bien de ce grand fantôme qui fit si peur à un soldat?.....

E M I L I E.

Poursuis donc, Anna.

A N N A.

Oui, signora, j'entends un long gémissement..... puis une grande figure blanche se présente.... (*Ludovico rit*). Oh! vous avez beau rire. Je ne l'ai pas moins vu, comme je vous vois. Vous jugez bien que la frayeur ne m'a pas permis d'en voir davantage, je ne sais ce que je suis devenue, ni comment j'ai pu arriver jusqu'à cette porte; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le fantôme m'a parlé.

L U D O V I C O, (*souriant*).

A vous?

A N N A.

Eh oui, à moi. Il a prononcé bien distinctement mon nom et à plusieurs reprises. Ah! monsieur Ludovico, ne nous quittez pas, je vous en prie; tenez, je ne voudrois pas pour mille sequins, rester une heure dans cette partie du château.

L U D O V I C O.

Il vous faudra cependant y passer la nuit.

A N N A.

Passer la nuit..... où?

24 LE CHÂTEAU DES APENNINS,

LUDOVICO.

Ici.

ANNA.

Ici!... y songez-vous, signora? j'aimerois mieux dormir sur le canon du rempart que dans cette chambre.

LUDOVICO.

C'est cependant une des plus belles du château; ma pauvre maîtresse l'avoit choisie de préférence, parce que de cette croisée, elle découvroit le sommet des Apennins, et que leur aspect sauvage et silencieux, servoit encore à entretenir sa mélancolie.

EMILIE.

Quoi! c'étoit ici l'appartement de ma tante?

LUDOVICO.

Oui, signora. Il est en bien mauvais état, n'est-ce pas? Je ne crois pas qu'on y soit entré depuis la mort de cette infortunée.

ANNA, avec effroi.

C'est ici qu'elle est morte?....

LUDOVICO.

Hélas! oui.

ANNA.

C'est fait de nous, nous n'y survivrons pas. (*En sanglotant.*) Oh! pour le coup me voilà dégoûtée des voyages; si jamais je puis retourner à Venise, rien au monde ne pourra m'engager à en sortir. Je ne pensois guère, en le quittant, venir me séquestrer dans un séjour diabolique, au milieu des plus affreuses montagnes, au risque d'y être tuée vingt fois par jour.

LUDOVICO.

Remettez-vous, Anna, votre imagination troublée....

ANNA, piquée.

Je n'ai point d'imagination, monsieur, entendez-vous; je dis ce que j'ai vu, parce que cela est vrai. C'est vous qui avez l'esprit troublé, de nous amener dans la chambre d'un mort pour y passer la nuit.

LUDOVICO.

J'aurai soin, en vous quittant, de prendre avec moi la clef de cette porte, c'est la seule qui communique à cet appartement; ainsi, vous pourrez reposer sans crainte.

A N N A.

Dormir ici! je m'en garderai bien.

E M I L I E.

Je meurs d'impatience et d'inquiétude, Ludovico; je voudrois savoir quelle a été l'issue de cet affreux combat, et ce qui me reste à espérer.

L U D O V I C O.

Je vais m'en informer, signora; dans un moment je suis de retour.

E M I L I E.

Comment pourrai-je récompenser tant de zèle?

L U D O V I C O.

En acceptant toujours mes services. Votre tante m'a comblé de bienfaits, le peu que je possède est le fruit de ses dons; ainsi, vous voyez bien que vous ne me devez pas même de reconnoissance; je ne fais, en vous obligeant, qu'acquitter la dette de mon cœur.

E M I L I E.

Bon, Ludovico!

A N N A.

Le brave garçon!.... Allons, cela me réconcilie avec vous. (*En lui faisant une petite révérence.*) Voulez-vous bien me permettre de vous embrasser?

L U D O V I C O, *l'embrassant.*

Aimable enfant! rassurez-vous, je ne vous quitterai pas long-tems.

A N N A.

Revenez vite; surtout fermez bien la porte.

(*Ludovico sort.*)

S C E N E I I I.

E M I L I E, A N N A.

A N N A.

Ah, signora! l'affreux séjour que ce château!

E M I L I E.

Hélas!

A N N A.

Mais vous ne savez pas comme moi ce qui s'y passe,

26 LE CHATEAU DES APENNINS,

Benedetto m'a tout conté à Venise avant notre départ. Vous vous rappelez bien, Benedetto, le valet du signor Mazzerini, ce beau jeune homme qui porte son manteau replié avec tant de grâces, et qui venoit, au clair de la lune, chanter de si jolis vers sous ma jalousie... Vous en souvenez-vous, maintenant ?

EMILIE.

Il me semble que ses vers ont emporté ton cœur.

ANNA.

Non, signora; quoique Ludovico ne me parle qu'en prose, je l'aime mieux que lui.

EMILIE.

Eh bien, que t'a dit Benedetto ?

ANNA.

Oh ! je ne veux pas vous le raconter, cela vous effraieroit trop.

EMILIE.

Dis toujours.

ANNA.

Il savoit tout cela, lui, parce qu'il étoit venu passer ici un mois avec son maître....

EMILIE.

Mais, que t'a-t-il dit ?

ANNA.

Il m'a dit : — mademoiselle Anna, ne savez-vous rien sur ce château où vous allez demeurer ? — Non, lui dis-je, monsieur Benedetto ; que savez-vous donc, je vous prie ? — Mais, ajouta-t-il, êtes-vous capable de garder un secret ?... car, autrement, je ne vous dirois rien. — Alors, j'ai promis de n'en pas parler.

EMILIE, souriant.

Si vous avez promis le secret, Anna, vous avez tort de le révéler.

ANNA.

Mais à vous, signora, je puis tout vous dire.

EMILIE.

Enfin, que t'a-t-il appris de si intéressant ?

ANNA, confidemment.

Benedetto assure que ces longues galeries et ces grandes salles, ne sont faites que pour les lutins et les revenans qui

y vivent, et qui sont en grand nombre dans ce château. Oh, vraiment, je crois que si j'y vis encore long-tems, je deviendrai un revenant moi-même... Paix, signora, j'ai cru entendre du bruit....

E M I L I E.

C'est le vent qui agite cette porte... poursuis.

A N N A.

Benedetto ajoute qu'on en voit souvent roder dans les bois et autour du château, pendant la nuit.

E M I L I E.

Tu es folle.

A N N A, avec un air d'horreur.

Gardez-vous d'en rire, signora, cela n'est que trop vrai. On dit qu'il y a dans ce château plusieurs endroits où l'on n'ose pas aller.... entr'autres une vieille chapelle....

E M I L I E, l'interrompant vivement, et avec intérêt.

Une vieille chapelle ?

A N N A.

Oui, signora, une vieille chapelle qui tient à la partie orientale du château, où, quelquefois à minuit, l'on entend des gémissemens ! des sons lugubres !.... que cela fait frémir !..

E M I L I E.

A minuit, dis-tu ?

A N N A.

Oui, signora, à minuit.

E M I L I E.

Quel étrange rapport ?

A N N A.

Ceci paroît vous inquiéter, signora ?

E M I L I E.

Ce n'est pas sans raison. Apprends à ton tour ce qui m'est arrivé ce soir pendant le bal.

A N N A, à part.

Voilà ma frayeur qui redouble. (*haut*) Je vous écoute, signora.

E M I L I E.

J'étois plongée dans une rêverie profonde et ne songeois qu'à Alfred, au milieu d'une fête destinée à célébrer mon union avec un autre, lorsqu'un inconnu masqué et vêtu en magicien, s'approche doucement de moi et me dit d'un ton

28 LE CHATEAU DES APENNINS,
mystérieux de me trouver à minuit dans les ruines de la
chapelle et que là on m'apprendra un secret important.

A N N A.

Gardez - vous d'y aller, signora ; ce seroit votre dernière
heure, vous n'en sortiriez jamais.

E M I L I E.

Je ne puis me défendre d'un vif desir d'approfondir ce
mystère.... cette voix m'a frappée ; j'ai même cru recon-
noître...

A N N A.

Ne savez-vous pas que les revenans empruntent souvent
la voix des personnes qui nous sont chères, pour mieux nous
tromper et nous entraîner dans les pièges qu'ils nous
tendent ?.... De grace, Signora, résistez à cette fatale
envie.

E M I L I E.

C'est vainement que je voudrois y céder, puisqu'il est déjà
dix heures et que je ne crois pas que nous puissions sortir de
cet appartement avant le jour.

A N N A.

Le ciel nous préserve d'y passer la nuit !

E M I L I E.

Qu'avons-nous à craindre dans une chambre bien fermée
et où personne que Montoni ne peut songer à venir nous
trouver ?

A N N A.

Les esprits passent partout.

E M I L I E, *souriant.*

En effet, ils sont si minces ! Allons, laisse là tes contes ri-
dicules et songe plutôt à dormir.

A N N A.

Sans doute, si je le puis... mais ces fauteuils sont si incom-
modes.

E M I L I E.

Si tu t'y trouves mal, va te reposer sur le lit.

A N N A.

Moi, Signora ! Jamais je n'oserois en approcher.

E M I L I E.

Qu'as-tu à craindre ?... ne partagerai-je pas tes dangers.

A N N A.

Je n'ose...

E M I L I E.

Prends la lampe, et tu te convaincras bientôt de la puérité de tes craintes.

A N N A.

Cela n'est pas nécessaire.

E M I L I E.

Vas, te dis-je.

A N N A.

Mais, Signora...

E M I L I E.

Je le veux.

A N N A

A part. Quelle contrariété ! (Elle prend la lampe et s'avance en tremblant du côté du lit. On entend le bruit éloigné du tonnerre ; quand elle est arrivée près du lit, il se fait un éclair très-fort, la foudre éclate. Anna jette un cri perçant, laisse tomber sa lampe et revient d'un air effrayé jusqu'au devant de la scène.) Signora !... Signora !... Quelqu'un est dans ce lit... J'ai vu les rideaux s'agiter...

E M I L I E.

Je vous ordonne de vous taire, Anna.

A N N A, sanglotant.

Que je suis malheureuse !... Elle va s'asseoir. Mon dieu ! veille sur les jours de la pauvre Anna. (Elle se retourne, et change souvent d'attitude en témoignant beaucoup d'inquiétude ; enfin elle s'endort à l'exemple d'Emilie.)

SCENE IV.

Dès qu'elles sont endormies, le vent sifle avec violence, et semble s'engouffrer dans les longs corridors qui conduisent à cette chambre.

EMILIE, ANNA, endormies, MORANO,
CESARIO.

(On entend un bruit sourd du côté du lit ; un pan de la boiserie s'ouvre à droite.)

CESARIO, entrant le premier, et tenant une lanterne
sourde.

Je crois que c'est dans cette chambre, autant que j'ai pu m'orienter à travers ces passages obscurs et dérobés.... Suivez-moi, monsieur le comte.

MORANO, entre.

J'y suis.

CESARIO.

Convenez donc qu'il est fort heureux que Montoni vous ait remis entre mes mains.

CESARIO, avec ironie.

Vraiment il ne pouvoit choisir un gardien plus fidèle.

CESARIO.

Il me semble que nous sommes dans l'appartement de Laurentina ; en tout cas, je ne vois rien. Je ne me suis cependant point trompé, j'ai bien positivement entendu l'ordre que le duc donnoit à Ludovico de la conduire ici.

MORANO.

Passons plus loin. *(Il se fait quelques éclairs.)*

CESARIO.

Attendez... J'ai cru voir là-bas... Approchons.

MORANO.

En effet, j'apperçois quelque chose.

CESARIO, s'approchant d'Emilie.
C'est elle.

MORANO.

Mais elle n'est pas seule ; de l'autre côté, je vois...

CESARIO.

C'est Anna ; eh bien, le voyage sera plus gai ; j'aurai

ma compagne aussi. Ah! je te tiens enfin, dédaigneuse créature, et tu ne saurois m'échapper!...

M O R A N O.

Elles dorment profondément.

C E S A R I O.

C'est ce qu'elles ont de mieux à faire.

M O R A N O.

Mais comment les emmener d'ici sans les réveiller?

C E S A R I O.

Prenons-y garde, car les cris d'Anna nous auroient bientôt trahis.

M O R A N O.

Il faut cependant trouver un moyen de les empêcher.

C E S A R I O, *après avoir rêvé un moment.*

Je n'en vois pas d'autre que de les transporter avec précaution dans le fauteuil où elles reposent, jusqu'à ce que nous soyons parvenus en un lieu où leurs cris ne puissent plus se faire entendre... d'ailleurs, en cas de nécessité, ce bandeau....

M O R A N O.

Expédient merveilleux!... Procédons.

U N E V O I X.

Scélérat!

C E S A R I O, *avec émotion.*

Qu'ai-je entendu?

M O R A N O.

Ce n'est rien.

C E S A R I O.

Je vous assure, seigneur....

M O R A N O.

Aurois-tu la faiblesse de partager les craintes puériles des habitants de ce château?

C E S A R I O.

Mais, j'ai distingué clairement....

M O R A N O.

Un bruit confus occasionné par le retentissement des voix à travers ces longues voûtes. Allons, poursuivons notre dessein.

C E S A R I O.

Je suis prêt.

(*Ils s'approchent du fauteuil d'Emilie et l'enlèvent.*)

L A V O I X, *plus fort.*

Arrête!

(*Césario laisse tomber le fauteuil, Emilie se réveille.*)

EMILIE.

Que vois-je ! Anna !

(Anna se réveille et crie de toutes ses forces ; Césario court à elle et lui couvre la bouche avec son bandeau.)

MORANO.

(A part.) Fâcheux évènement ! dissimulons. (haut.) Rassurez-vous, belle Emilie, mon intention n'est pas de vous causer le moindre effroi.

EMILIE.

Laissez-moi.

MORANO.

Ecoutez un homme qui vous adore, et que la crainte de vous perdre réduit au désespoir. Fuyez, Emilie, fuyez cette prison affreuse avec l'amant qui vous adore ; fuyez, les portes vont s'ouvrir et demain le soleil vous verra dans Venise... songez que chaque instant rend la fuite plus difficile ; une voiture nous attend sous les murs du château... partons.

(Anna arrache le bandeau, se dégage des bras de Césario, et jette un cri, mais Césario la saisit de nouveau, et la menace avec un poignard.)

EMILIE.

Je vous rends grace, seigneur, de l'intérêt que vous prenez à mon sort ; mais je vous demande encore, laissez-moi à ma destinée.

MORANO.

Plutôt périr !... pardonnez cette violence, mais l'idée de vous perdre me trouble la raison.

EMILIE.

Calmez-vous, seigneur, et quittez ce château que rien ne sauroit m'engager à fuir avec vous.

MORANO.

Oui, je quitterai ce château, mais je n'en sortirai pas seul ; mes prières n'ont pu rien obtenir, la force l'emportera.

EMILIE.

Seigneur...

MORANO.

Toute résistance est inutile... suivez-moi.

EMILIE.

Jamais.

D R A M E.

32



M O R A N O.

A moi, Césario !

(Césario enleve Anna qui se débat, tandis que Morano entraîne avec force Emilie vers la porte de l'escalier dérobé, en tâchant d'étouffer ses cris. Alors un fantôme sort du fond de l'alcove, et court se placer entre Morano et Césario, menaçant l'un d'un poignard, et l'autre d'un pistolet. Tableau. Césario effrayé, laisse échapper Anna qui court à la porte, et jette des cris perçans du côté de la galerie.)

A N N A.

Au secours ! au secours !

(On entend un grand bruit dans la galerie.)

M O N T O N I, en dehors.

Vengeance !

C E S A R I O, à part.

Montoni vient !... Je suis perdu !..

A N N A.

Du secours ! mon dieu ! du secours !

C E S A R I O, à part.

Fuyons.

Morano fait un mouvement pour tirer son épée ; le fantôme change d'attitude, le retient d'une main et le menace de l'autre ; pendant ce tems, Césario s'éloigne doucement et s'échappe par la porte dérobée. Morano qui s'en apperçoit veut le suivre, le fantôme l'arrête encore ; le bruit redouble dans la galerie, Césario ferme la porte sur lui, le fantôme disparaît derrière le lit, et la porte de la galerie s'ouvre avec fracas. Emilie et Anna fuient dès que la porte est ouverte.

SCENE V.

MONTONI, MORANO, PLUSIEURS OFFICIERS, QUELQUES
DOMESTIQUES portant des flambeaux.

MONTONI, à Morano fondant sur lui l'épée à la main.

Lâche, reçois la justice qui t'est due. (*Les officiers veulent s'élancer sur Morano, Montoni les retient.*) Arrêtez! je me réserve le soin de le punir.

Il s'engage un combat très-opiniâtre entre Montoni et Morano; enfin l'avantage se décide pour le premier, et Morano tombe sans connoissance.

MONTONI. (*On emporte Morano.*)

Qu'on l'emmène hors du château; et nous signors, (*en parlant à ses officiers*) allons achever de soumettre les partisans de ce traître. Je remets à un autre moment le soin d'éclaircir comment tout ceci s'est passé.

Il sort fièrement suivi de ses officiers.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une cour du château remplie de ruines et de décombres, parmi lesquelles se trouvent des sapins, ciprès et mélèzes; dans le fond, le portail et les restes d'une chapelle gothique; à gauche, une vieille tour, au-devant de laquelle est un escalier à demi ruiné; à droite, dans le fond, une porte grillée qui conduit au pont-levis; en avant, du même côté, un vieux bâtiment. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

CESARIO, sortant du vieux bâtiment.

Je n'entends plus rien, et le comte ne paroît pas!... Serait-il tombé sous les coups de Montoni? Dans ce cas, tout espoir de fortune seroit évanoui pour moi. Que seroit-ce donc si je n'avois su m'évader à tems? Il m'eût fallu soutenir les